



**University of  
Zurich**<sup>UZH</sup>

**Zurich Open Repository and  
Archive**

University of Zurich  
University Library  
Strickhofstrasse 39  
CH-8057 Zurich  
[www.zora.uzh.ch](http://www.zora.uzh.ch)

---

Year: 2017

---

## **Du lynx à l'once. Animaux réels et créatures symboliques**

Trachsler, Richard

**Abstract:** Le lynx est systématiquement mentionné dans les encyclopédies et bestiaires médiévaux. Ses caractéristiques principales sont l'acuité de sa vision, son pelage tacheté et, surtout, son urine, qui se transforme en une pierre précieuse appelée ligurius. En raison de son nom, le lynx est généralement associé à l'espèce du loup (lykos): Pline utilise le terme *lupus cervarius*, et la dénomination est restée dans plusieurs langues romanes: le français loup cervier, l'italien *lupo cervino* et l'espagnol *lobo cervical*, font tous du lynx un "un loup à cerfs". Toutefois, il existe aussi une deuxième désignation au Moyen Âge, qui est once en français et *lonza* en italien, vraisemblablement une dérivation populaire de lynx, nom qui, lui, renvoie clairement à un animal de type félin. La présente étude propose un tour d'horizon du lynx tel qu'il apparaît dans la littérature vernaculaire, en particulier française et italienne, pour examiner sa double apparence: canine ou féline. Le corpus pris en considération comporte proverbes, fables, littérature animalière et l'*Inferno* de Dante. On voit ainsi comment les traits distinctifs mentionnés dans la tradition savante sont distribués entre le lynx, le loup cervier et l'once, et l'on constate aussi que les auteurs, selon les genres, n'étaient pas toujours conscients du fait qu'il s'agissait du même animal désigné par trois termes différents. Dans la tradition renardienne apparaît en effet une once, chargée d'une symbolique bien distincte de celle du lynx.

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-170209>

Journal Article

Accepted Version

Originally published at:

Trachsler, Richard (2017). Du lynx à l'once. Animaux réels et créatures symboliques. *Reinardus*, 29:142-163.

## Du lynx à l'once. Animaux réels et créatures symboliques

Richard Trachsler

Le lynx est systématiquement mentionné dans les encyclopédies et bestiaires médiévaux. Ses caractéristiques principales sont l'acuité de sa vision, son pelage tacheté et, surtout, son urine, qui se transforme en une pierre précieuse appelée *ligurius*. En raison de son nom, le lynx est généralement associé à l'espèce du loup (*lykos*): Pline utilise le terme *lupus cervarius*, et la dénomination est restée dans plusieurs langues romanes: le français *loup cervier*, l'italien *lupo cervino* et l'espagnol *lobo cerval*, font tous du lynx un "un loup à cerfs". Toutefois, il existe aussi une deuxième désignation au Moyen Âge, qui est *once* en français et *lonza* en italien, vraisemblablement une dérivation populaire de *lynx*, nom qui, lui, renvoie clairement à un animal de type félin. La présente étude propose un tour d'horizon du lynx tel qu'il apparaît dans la littérature vernaculaire, en particulier française et italienne, pour examiner sa double apparence: canine ou féline. Le corpus pris en considération comporte proverbes, fables, littérature animalière et l'*Inferno* de Dante. On voit ainsi comment les traits distinctifs mentionnés dans la tradition savante sont distribués entre le *lynx*, le *loup cervier* et l'*once*, et l'on constate aussi que les auteurs, selon les genres, n'étaient pas toujours conscients du fait qu'il s'agissait du même animal désigné par trois termes différents. Dans la tradition renardienne apparaît en effet une once, chargée d'une symbolique bien distincte de celle du lynx.

Une des raisons qui rend l'étude d'un animal dans la longue durée à la fois si intéressante et si compliquée est que l'enquête, en cours de route, rappelle invariablement au chercheur qu'il a affaire non à une donnée zoologique, mais culturelle.<sup>1</sup> En règle générale, il ne suffit pas de partir des contours scientifiquement arrêtés à l'époque moderne et de suivre les traces de l'animal en remontant en arrière d'un millénaire. L'animal, au fil des siècles, apparaît, disparaît, se multiplie ou fusionne. Il suffit de penser à la panthère et au léopard, qui, au Moyen Âge, sont deux bêtes aux caractéristiques et à la symbolique totalement opposés, mais qui renvoient, pour nous modernes, à un seul et même félin, désigné, dans la classification de Linnée, par *Pantera pardus*. Au Moyen Âge, par contre, il est impossible de confondre les deux bêtes: la panthère est multicolore, au pelage couvert de petits cercles, dotée d'une haleine douce, amie de tous les animaux à l'exception du diabolique dragon, qui la craint. C'est un animal toujours positif et clairement merveilleux. Le léopard par contre n'a rien de merveilleux et toutes ses caractéristiques sont négatives: son pelage n'est jamais multicolore, mais seulement couvert de petites *maculae*, et il ressemble physiquement au lion puisqu'il est issu de l'adultère du pard et de la lionne, mais il est cruel, rapide et luxurieux.<sup>2</sup> À deux animaux médiévaux correspond donc un seul animal moderne. Inversement, les auteurs médiévaux utilisent indifféremment *unicornus*, *monoceron*, *rinoceron*, ou des termes semblables pour renvoyer à un animal que la sensibilité moderne décompose en deux

---

<sup>1</sup> Sur l'historicité et, donc, la composante culturelle de l'animal, voir les remarques introductives de Michel Pastoureau à *L'ours: histoire d'un roi déchu*, La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle (Paris: Éd. du Seuil, 2007), 11-19 et sa brillante démonstration dans *Le cochon: histoire d'un cousin mal aimé*, Découvertes Gallimard, Culture et société 545 (Paris: Gallimard, 2009).

<sup>2</sup> Pour une vue plus nuancée, qui tient compte, en particulier, du "léopard arthurien," je me permets de renvoyer à mon travail déjà ancien, "Quelques remarques à propos du mauvais léopard dans la littérature médiévale," *Reinardus* 5 (1992): 195-208. À propos de la panthère, on trouvera quelques observations pertinentes dans l'étude de Baudouin Van den Abele, "Les stratégies olfactives chez les animaux et leur moralisation", dans *Parfums et odeurs au Moyen Âge. Science, usage, symboles*, éd. par A. Paravicini Bagliani, Collection Micrologus' Library 67 (Firenze: Edizioni del Galluzzo, 2015), 429-444.

créatures distinctes: la mythique licorne et le rhinocéros réel.<sup>3</sup> Cet exemple célèbre est intéressant puisqu'il montre l'impuissance de la zoologie moderne à rendre adéquatement compte de la faune médiévale. En l'occurrence, il est bien difficile d'imposer des lignes de démarcation précises entre un animal réel et son double imaginaire, car au Moyen Âge et bien au-delà, la licorne *est* un animal réel. Il suffit de regarder où l'a rangée Isidore: elle apparaît au Livre XII, *De animalibus*, parmi les *bestiae*, comme le lion, le tigre, l'éléphant et le griffon. C'est un animal réel et non un *portentum*, comme, par exemple, l'onocentaure ou la sirène, qui sont traités ailleurs.<sup>4</sup> Le "vrai" rhinocéros, pourtant évoqué par Pline, n'est pas décrit, parce qu'il est comme contenu dans la licorne médiévale qui nous est si familière. La licorne telle qu'elle figure dans l'imaginaire moderne apparaît dans le *Physiologus*, avec un sens très largement positif que reprendront, à peu de chose près, aussi les bestiaires: L'animal tué par la lance du chasseur pendant qu'une vierge l'accueille dans son giron rappelle le Christ dont le flanc est percé lorsqu'il est sur la Croix.<sup>5</sup> Quant à ses aspects physiques, ils varient un peu plus, mais comportent en général la mention de sa taille, de sa voix et, naturellement, de sa corne. Elle est rapprochée d'un chevreau, peinte alors comme une chèvre au pelage étrange, ou, le plus souvent, d'un équidé, mais aux sabots fendus comme la chèvre, et munie d'une petite barbiche.<sup>6</sup> C'est encore ainsi qu'elle apparaîtra chez Conrad Gessner, à qui l'on doit ce que certains ont appelé le premier livre de zoologie moderne.<sup>7</sup>

Cette longévité ne doit pas nous étonner. C'est qu'il est très difficile de prouver qu'un animal, répertorié et décrit par autant de textes depuis si longtemps, n'existe pas. En général, on cherchera, au contraire, à étoffer le dossier vide et à construire des passerelles entre des éléments matériels et ce que racontent les livres, par exemple en faisant passer les cornes de narval, caractérisées par leur forme en spirale, pour des cornes de licornes, souvent représentées avec des cornes de ce type.<sup>8</sup>

<sup>3</sup> À propos du dossier lexicologique, voir Bernard Ribémont, "La licorne, un animal exotique?," *Bien dire et bien apprendre* 26 (2008): 99-119.

<sup>4</sup> Cette observation importante est faite par Martin Hubert, "Notes de lexicographie thomiste II: La taille de la licorne," *Archivum latinitatis medii aevi* 27 (1957): 174 (167-87).

<sup>5</sup> Pour une présentation brève, mais claire et informée, voir Thierry Delcourt, "La licorne et l'éléphant," in *Bestiaire du Moyen Âge. Les animaux dans les manuscrits*, éd. par Marie-Hélène Tesnière et Thierry Delcourt (Paris: Somogy, 2004), 54-65.

<sup>6</sup> Concernant le dossier relatif à la taille et à l'aspect de la licorne, on pourra consulter Hubert, "La taille de la licorne," et Masami Okubo, "Encore la licorne," in *Les animaux dans la littérature. Actes du Colloque de Tokyo de la Société Internationale Renardienne du 22 au 24 juillet 1996 à L'université de Keio*, éd. par Hideichi Matsubara, Satoru Suzuki, Naoyuki Fukumoto et Noboru Harano (Tokyo: Keio University Press, 1997), 255-63, qui rappellent l'existence de variantes davantage 'félines' que 'caprines.' La forme 'canonique' chevaline est décrite, par exemple, par le pseudo-Pierre de Beauvais: "[...] ele est molt bele de cors et si n'est mie grant beste; si a cors de cheval, et piés d'olifant, et teste de cerf, et halte vois et clere, et coe torte comme porcel, et une corne en mi le front, qui de longor a .iiii. piés, droit et agüe. Et de cele corne deront et depece par mi quanqu'ele ataint devant lui quant ele est iree." *Le Bestiaire. Version longue attribuée à Pierre de Beauvais*, éd. par Craig Baker, CFMA 163 (Paris: Champion, 2010), 188.

<sup>7</sup> Conrad Gesner, *Historiae animalium* [...], 4 vols. (Zurich: Froschauer, 1551). L'œuvre entière est facilement accessible grâce au Göttinger Digitalisierungszentrum: <http://resolver.sub.uni-goettingen.de/purl?PPN472754831>. Voir vol. 1, 781, pour la licorne.

<sup>8</sup> Aleksander G. Pluskowski, "Narwhals or unicorns? Exotic animals as material culture in medieval Europe," *European Journal of Archaeology* 7, no. 3 (2004): 304 (291-313), pour la 'corne à spirale'. L'étude de Chris Lavers, *The Natural History of Unicorns* (London: Granta, 2009), est une intéressante confrontation entre les textes et les données zoologiques destinée à un public pas forcément universitaire. Il discute assez longuement la commercialisation de la corne de narval et de celle du rhinocéros (94-100). À propos de ce dossier, voir aussi la récente mise au point par Philippe Cordez, *Trésor, mémoire, merveilles. Les objets des églises au Moyen Âge*, L'Histoire et ses représentations 11 (Paris: Éditions EHESS, 2016), 159-174 et l'article de Xavier Dectot, "When ivory came from the seas. On some traits of the trade of raw and carved sea-mammal ivories in the Middle Ages," *Anthropozoologica* (2018) sous presse.

Toutefois, l'exemple de la licorne montre que son habitat, si l'on peut dire, se rétrécit de plus en plus au fil du temps sous l'influence, en particulier, des récits de voyages, où l'on voit poindre un autre unicorne, connu, en Occident, dès les écrits de Pline, et caractérisé lui aussi par une corne frontale, mais par ailleurs radicalement différent de la gracile licorne: c'est le terrible monocéros, notre rhinocéros, mentionné aussi dans la Bible et aperçu par les voyageurs en Orient. Par réflexe, ils l'associent à la licorne, Marco Polo le premier, dans un extrait célèbre.<sup>9</sup> La licorne, créature livresque, est ainsi comparée au monocéros, qui, pour la plupart des gens au Moyen Âge, est tout aussi livresque. Malgré les écarts importants entre ce que les voyageurs ont lu et ce qu'ils voient, la licorne chevaline continue d'exister. C'est que la tradition livresque meurt lentement et que le premier rhinocéros, qui permettra à un plus grand nombre de personnes de découvrir directement l'animal, n'arrive en Occident qu'en 1513.<sup>10</sup>

Le point important ici est que la créature fabuleuse est aussi réelle que son double en chair et en os et que les deux fonctionnent en couple. Il faut les examiner toutes les deux si on veut saisir leur place respective dans l'imaginaire de la culture médiévale. C'est probablement aussi le cas du binôme dont il sera question maintenant: le lynx et l'once, *ounce* en anglais.<sup>11</sup>

Aujourd'hui, les termes désignent deux félins bien réels, clairement identifiés et tout aussi clairement distincts. Il s'agit d'une part du lynx, au nom scientifique de *Lynx lynx*, qui est caractérisé par sa face ornée de favoris, ses oreilles surmontées d'une touffe et sa queue courte et plutôt fournie. C'est un prédateur de l'hémisphère nord.<sup>12</sup>

D'autre part, on a affaire à un animal d'Asie: l'once, la *Panthera uncia*, désignée, en kazakh, par *irbis*, qui s'emploie également en français, mais beaucoup moins communément que panthère ou léopard des neiges. L'animal en question n'était sans doute pas connu en Occident et peut donc être négligé ici. Son nom, par contre, aura de l'importance puisque Buffon, quand il l'utilise en 1761 et, après lui, en 1775, Johann Schreber, qui forge *uncia* pour désigner l'espèce, le reprennent à une tradition beaucoup plus ancienne, comme nous le verrons.<sup>13</sup>

Il s'agit donc de deux félins bien distincts l'un de l'autre. Pourtant, les deux animaux sont profondément liés par leur étymologie: *once* est vraisemblablement issu de *lonce* "lynx" par aphérèse, le *l* initial ayant été interprété comme l'article défini éliidé. *Lonce*, à son tour, est très probablement un emprunt à l'italien *lonza*, "panthère", formé, au temps des premières croisades, directement sur le grec *λυνξ*, prononcé *lúnx*, prononcé avec [u], par les marchands de l'Asie Mineure qui faisaient le commerce de fourrure et de fauves vivants.<sup>14</sup> On voit tout de

---

<sup>9</sup> *Le Divisament dou Monde. Il Milione nelle redazioni toscana e franco-italiana*, a cura di Gabriella Ronchi, introduzione di Cesare Segre, I Meridiani (Milano: Mondadori, 1982), 544. Le texte toscan est pratiquement identique: *Milione. Versione toscana del Trecento*, a cura di Valeria Bertolucci Pizzorusso, indice ragionato di Giorgio R. Cardona (Milano: Adelphi, 1975), § 162, ligne 14, 245, de même que la version vénitienne *Il Milione veneto*: ms. CM 211 della Biblioteca civica di Padova, a cura di Alvaro Barbieri e Alvise Andreose (Venezia: Marsilio, 1999), 226 [cap. CXXIX] = Marco Polo. *Il Milione. Introduzione, edizione del testo toscano ("Ottimo")* [...], a cura di Ruggero M. Ruggieri, Biblioteca dell'Archivum Romanicum 200 (Firenze: Olschki, 1986), 252 [cap. 147]. Voir les observations de Brian J. Levy, "Un bestiaire oriental? Le monde animal dans *Le Devisament dou monde* de Marco Polo," in *Les animaux dans la littérature*, éd. par Matsubara et al., 160-78, en particulier 172-74 sur le décalage entre tradition livresque et réalité observée.

<sup>10</sup> Ribémont, "La licorne, un animal exotique?," 105, souligne à juste titre qu'entre l'Antiquité et ce moment, c'est une période de confusion énorme qui s'est ouverte et qui se clôt lentement grâce au contact direct avec l'animal.

<sup>11</sup> Il existe deux études générales sur le lynx, mais elles ne s'attardent pas longuement sur la relation entre *once* et *lynx*: Élisabeth Halna-Klein, "Sur les traces du lynx," *Médiévales* 28 (1995): 119-28 et Ignacio Malaxecheverria, "Castor et lynx médiévaux: leur *senefiance*," *Florilegium* 3 (1981): 228-38.

<sup>12</sup> En raison d'un certain flou terminologique, il est difficile de se prononcer sur l'extension de cette aire au Moyen Âge, mais voir *infra*, n. 48.

<sup>13</sup> Tout mon savoir provient de la notice française de Wikipédia.

<sup>14</sup> *TLFi*, <http://www.cnrtl.fr/definition/once>, qui rappelle aussi qu'il s'agit d'un phénomène pan-roman puisque

suite le lien entre *lynx* et *lonce*, mais aussi le problème qu'il pose parce que —si cette étymologie est exacte— elle traduit simplement l'embarras des Occidentaux confrontés à l'animal inconnu qu'était la panthère. Devant la carence d'un terme approprié, ils se sont servis de *lynx* qui rendait assez bien certains aspects que présentait le félin tacheté qui leur était proposé à l'achat. Mais ce n'était pas, naturellement, un lynx à proprement parler, ce qui a ouvert la zone d'ombre que s'efforcera d'éclaircir cette étude.

Ce qui est clair, c'est que *lonze* a par la suite été employé comme hyperonyme pour désigner tout félin à la robe tacheté, y compris les guépards et les léopards de chasse, et ce dans l'ensemble de l'Occident.<sup>15</sup> Albert le Grand, qui, rappelons-le, était de culture septentrionale, affirme en effet que le guépard ou léopard de chasse est appelé *lunza* par les Italiens et les Français, mais aussi par les Allemands, comme s'il s'agissait d'un terme en usage partout en Europe:

Alfech Arabice est animal, quod multi Ytalicorum et Alamannorum et Gallicorum lunzam vocant; natum autem est ex leone et leopardo et est ferox nimis et nocivum.<sup>16</sup>

Si l'existence du mot dans les terres romanes ne surprend pas, l'usage de *lunza* en Allemagne peut paraître suspect, mais se voit confirmé par la documentation rassemblée dans l'entourage des marchands de fourrure, qui comprend des pièces comptables utilisant un vocabulaire assez constant et précis, d'où il ressort clairement que *once* est couramment employé aussi par les marchands septentrionaux. Toutefois, il désigne toujours un grand félin exotique à la peau bigarée – notre guépard ou notre léopard – et jamais le lynx, dont la peau est d'ailleurs moins largement commercialisée.<sup>17</sup>

---

“l'aphérèse semble également s'être produite en cat. où l'on a *onça*, *unça* “id.” à partir du XIII<sup>e</sup> s. (cf. COR.-PASC., s.v. *lince*). On note également *onza* “id.” en a. esp. (fin du XV<sup>e</sup> s., *ibid.*) et *onca* en port. (1516, *ibid.*). Cette opinion prévaut aujourd'hui sur celle d'un emprunt au latin vulgaire. Voir Ernst Gamillscheg, *Etymologisches Wörterbuch der französischen Sprache, mit einem Wort- und Sachverzeichnis von Heinrich Kuen*, Sammlung romanischer Elementar- und Handbücher 5 (Heidelberg: Winter, 1928), s. v. “Once,” qui avait postulé l'existence d'une forme \**lunce* non attestée en latin vulgaire. Le sens serait *Luchs* et *Jagdleopard*, déduit, évidemment, des attestations réelles. Sur la chute de *l* initial, par confusion avec l'article, voir Antoine Thomas, *Mélanges d'étymologie française*, Collection Linguistique publiée par la Société de linguistique de Paris 22 (Paris: Champion, 2<sup>e</sup> éd., rev. et annotée, 1927), 31. Quant à Yakov Malkiel, “The Hypothetical base in Romance Etymology,” *Word. Journal of the International Linguistic Association* 6 (1950): 53 (42-69), il est dubitatif par principe pour ce qui du rapport entre *lynx* et *once*, mais n'en rejette pas l'idée. Thierry Buquet me signale une occurrence chez Jacques de Vitry, qui a échappé, sauf erreur, aux romanistes: l'évêque de Saint-Jean d'Acre évoque en effet un fauve féroce, qu'il appelle *lauzani*, dont l'étymologie pourrait bien se rapprocher de *lonza*. Quant à savoir de quel animal il s'agit, c'est une autre histoire: “Est ibi seivissimum quoddam animal, quod lanzani nuncupatur, a cuius crudelitate nulla bestia potest esse tuta, nam ut dicunt ipsum leonem terret.” Jacques de Vitry, *Histoire orientale (Historia orientalis)*, éd. par Jean Donnadieu, Sous la règle de saint Augustin 12 (Turnhout: Brepols, 2008), 352.

<sup>15</sup> Voir à ce propos Thierry Buquet, “Le guépard médiéval, ou comment reconnaître un animal sans nom,” *Reinardus* 23 (2010-2011): 12-47, qui propose aussi des réflexions méthodologiques très pertinentes concernant l'identification des grands fauves tachetés dans les images ou les textes.

<sup>16</sup> Albertus Magnus, *De animalibus libri XXVI*, éd. par Hermann Stadler, 2 vols. (Münster: Aschendorff, 1920), lib. 22, tract. 2, cap. 1, 2, 1356.

<sup>17</sup> Voir Robert Delort, *Le Commerce des fourrures en Occident, à la fin du Moyen Âge (vers 1300-vers 1450)*, Bibliothèque des Écoles Françaises d'Athènes et de Rome 236, 2 vols. (Roma: École Française de Rome, 1978), vol. 1, 170. Il discute la confusion terminologique entre l'once, qu'il identifie au guépard, et d'autres félins tachetés. L'index thématique du volume suit radicalement cette logique. En tout cas, il semble établi que le Moyen Âge, en tout cas espagnol, savait bien faire la différence entre les différents types de fauves puisque la collection de lois attribuée à Alphonse le Sage dresse la liste des animaux ‘domestiques’ dont le propriétaire est légalement responsable: “León ó oso ó onza ó leopardo ó lobo cerval ó geneta ó serpiente ó otras bestias”. *Las siete Partidas del Rey Don Alfonso el Sabio* (Madrid: Imprenta Real, 1807), t. III, 636 (Partida 7, título 15, Ley 23): Je dois cette occurrence à la sagacité de Thierry Buquet.

On pourrait donc en conclure que, malgré l'étymologie commune et le transfert du mot lynx sur l'animal exotique quelque part en Orient, la confusion n'a pas eu lieu et les gens au Moyen Âge ont toujours su faire la différence entre le petit prédateur des forêts septentrionales, appelé *lynx*, et le grand chat tacheté venu des contrées lointaines, désigné par *lonce* ou *once*.

Plusieurs éléments incitent à y regarder de plus près, car les contours des deux animaux sont peut-être moins nettement dessinés qu'il ne paraît après ce premier tour d'horizon. Tout d'abord, on constate, à la fin du Moyen Âge, puis en particulier au XVI<sup>e</sup> siècle, une sorte d'abolition de la distinction si nette entre *once* et *lynx*.

À la Renaissance, on voit très souvent *once* employé là où on attendrait *lynx*: Belleau, par exemple, évoque les *onces à l'œil subtil*, attribut par excellence du lynx, de même que Rabelais parle de la vue pénétrante de l'*oince* [*sic*].<sup>18</sup> Avec l'agilité et la rapidité de sa course, l'acuité de la vision est en effet, depuis toujours, une des caractéristiques du lynx, et elle est ici mentionnée en relation avec l'*once*. Ailleurs encore, Rabelais glose le terme en question en faisant intervenir une troisième désignation, *loup cervier*, c'est-à-dire *lynx*, mot sur lequel il faudra revenir.<sup>19</sup> Pierre Belon atteste à son tour la synonymie des trois termes quand il dit à propos de l'hippodrome de Constantinople qu'"il y avoit des Loups enchenez, [...] Ours, Loups cerviers et Onces, qu'on nomme autrement Lincees."<sup>20</sup> Les grandes entreprises lexicographiques du XVI<sup>e</sup> siècle, puis Ménage, confirment qu'on peut indifféremment employer *lynx* ou *lonce* ou *loup-cervier*:<sup>21</sup> en 1552, Robert Estienne glose en effet le latin *lynx* par "une beste du genre des loups cerviers, de veue fort ague, lequel ha diverses couleurs, et la peau tachetee de moucheture noire fort drue" et donne comme équivalent français "un once, ou Lonce, ou Lunce." et Ménage, au siècle suivant, déclare sans ambages: "Once. Lat. lynx. C'est le lou-cervier."<sup>22</sup>

Il y a donc, à cette époque, une sorte de synonymie entre *once*, *lynx* et *loup-cervier* qui invite à regarder le dossier non seulement du point de vue lexicologique, mais aussi du point de vue matériel: qu'est-ce, au juste, qu'une "once"? Qu'est-ce, au juste, qu'un "lynx"?

Il est plus simple de répondre à la seconde question. Dans les bestiaires et la plupart des encyclopédies, la vedette, c'est le lynx, l'*once* n'apparaît jamais.

Commençons donc par Isidore, qui canalise, comme à son habitude, des informations venues de Pline et de Solin:

---

<sup>18</sup> Voir Werner Ziltener, *Repertorium der Gleichnisse und bildhaften Vergleiche der okzitanischen und der französischen Versliteratur des Mittelalters* (Bern: Francke, 1972-1989), n° 3226-28 et le *Thesaurus proverbiorum medii aevi = Lexicon der Sprichwörter des romanisch-germanischen Mittelalters*, begründet von Samuel Singer, hrsg. von der Schweizerischen Akademie der Geistes- und Sozialwissenschaften. Kuratorium Singer, 13 vols. (Berlin: de Gruyter, 1999), vol. 8, s. v. "Luchs." Voir aussi Michel Pastoureau, "Le Bestiaire des cinq sens (XII-XVI<sup>e</sup> siècle)," in *Les Signes et les songes. Études sur la symbolique et la sensibilité médiévales*, Micrologus Library 53 (Firenze: Sismel-Edizioni del Galuzzo, 2013), 73-85. Le lynx est parmi les animaux cités le plus souvent pour sa vue.

<sup>19</sup> Voir les exemples chez Huguët, d'après lequel je cite. Voir aussi Lazare Saineau, *L'Histoire naturelle et les branches connexes dans l'œuvre de Rabelais* (Paris: Champion, 1921), 191, qui contient aussi un commentaire de la forme *oince*, et le dossier rassemblé par Hélène Naïs, *Les Animaux dans la poésie française de la Renaissance. Science, symbolique, poésie* (Paris: Didier, 1961), 246.

<sup>20</sup> Pierre Belon, *Les observations de plusieurs singularitez et choses memorables trouvées en Grèce, Asie, Judée, Égypte, Arabie et autres pays étrangers* (Paris: Gilles Corrozet, 1533). Cité d'après Huguët.

<sup>21</sup> Voir A. Delboulle, "Mots obscurs et rares de l'ancienne langue française (suite)," *Romania* 33 (1904): 564 (556-600), en particulier la n. 4 par Antoine Thomas.

<sup>22</sup> Respectivement Charles Estienne, *Dictionarium latino-gallicum* (Paris: apud Charles Estienne, 1552), s. v. "Lynx," et Gilles Ménage, *Dictionnaire étymologique de la langue française*, éd. par Augustin-François Jault (Paris: Briasson, 1750), s. v. "Once." À l'entrée "Loup-cervier," on trouve la définition suivante: "Loup ceruier c'est un chat sauvaige grand comme leopard, dont la paeue est de grand pris et requeste enuers les grands seigneurs."

Lincis dictus qui in luporum genere numeratur: bestia maculis terga distincta ut pardus, sed similis lupo; unde et ille *λυκος*, iste lincis. Huius urinam conuertere se in duritiam pretiosi lapidis dicunt, qui *ligurius* appellatur [...].

*Lincis* (lynx) vient de ce que cet animal est rangé dans l'espèce des loups. La bête a le dos marqué de taches comme le pard, mais elle ressemble au loup; aussi celui-ci se nomme-t-il *λυκος*, et celle-là *lincis*. Son urine, dit-on, durcit et se transforme en une pierre précieuse appelée *ligurius* [...].<sup>23</sup>

Le lynx est par la suite systématiquement mentionné dans les encyclopédies et bestiaires médiévaux à partir de la deuxième famille. Ses caractéristiques principales sont celles mentionnées par Isidore, c'est-à-dire l'acuité de la vision, son pelage tacheté et, surtout, son urine, qui se transforme en une pierre précieuse appelée *ligurius*, que l'animal s'efforce de cacher à l'homme, ce qui donne lieu à des élaborations différentes dans la tradition. Ces informations restent constantes à travers le temps puisqu'elles se trouvent dans les bestiaires latins à partir de la seconde famille et sont répétées par Thomas de Cantimpré, Barthélémy l'Anglais, Vincent de Beauvais et même Albert le Grand, pourtant souvent enclin à ajouter des détails tirés de sa propre expérience.<sup>24</sup> Le lynx est absent, sauf erreur, des bestiaires français, à moins qu'on ne veuille identifier l'animal à la vue perçante, graphié *liens* ou *lius*, dont parlent Richard de Fournival et Pierre de Beauvais, avec le lynx, ce qui pose problème puisque le *liens* est explicitement décrit comme un ver.<sup>25</sup>

Ce qui attire l'attention de nous modernes, qui associons immédiatement le lynx aux félins, c'est naturellement son rattachement à l'espèce des loups, qui se reflète dans son nom: *lupus cervarius*, qui est resté dans plusieurs langues romanes: le français *loup cervier*, l'italien *lupo cervino* et l'espagnol *lobo cerval*, font tous du lynx un "un loup à cerfs". Le terme se trouve déjà chez Pline, qui décrit un animal *effigie lupi, pardorum maculis*, "ayant la figure du loup et les taches de la panthère,"<sup>26</sup> importé de Gaule, qui a été utilisé pendant les jeux de cirque organisés par Pompée en 55 av. J.-C. En plus de *lupus cervarius*, Pline utilise aussi les termes *chama* et *rufius*, ce dernier, dit-il, usité par les Gaulois et qu'il emploie pour expliquer *chama*. Ailleurs encore Pline emploie bien le terme *lynx*, comme Horace, Virgile, Ovide, Properce et d'autres, en général pour évoquer son pelage bigarré et en l'associant à Bacchus dont il peut être la monture ou tirer le char,<sup>27</sup> ce qui laisse à penser que le *chama* et le *rufius*, et même peut-être le *lupus cervarius*, ne sont pas la même chose pour Pline.

<sup>23</sup> Isidorus Hispalensis, *Etymologiae*, Livre XII, éd. par Jacques André (Paris: Les Belles Lettres, 1983), 102-04.

<sup>24</sup> A *Medieval Book of Beasts, The Second-Family Bestiary: Commentary, Art, Text and Translation*, by Willene B. Clark (Woodbridge: Boydell, 2006), 49; Albertus Magnus, *De animalibus libri XXVI*, éd. Stadler, 30; Thomas Cantimpratensis, *Liber De Natura Rerum*, éd. par Helmut Boese (Berlin/New York: De Gruyter, 1973), 143; Vincentius Bellovacensis, *Speculum naturale. Liber XVIII, Cap. LXXIX-LXXX*, Photomechanischer Nachdruck (Graz: Akademische Druck- und Verlagsanstalt, 1964), vol. 1, col. 1425-26. Pour Barthélémy, j'ai utilisé un imprimé de 1482, conservé à la BL sous la cote IB.41744, Lib. XVIII, fol. C[6].

<sup>25</sup> Richard de Fournival, *Le Bestiaire d'amour et La Responne du bestiaire*, éd. et trad. par Gabriel Bianciotto, Champion Classiques, Moyen Âge 27 (Paris: Champion, 2009), 192 et *Le Bestiaire. Version longue attribuée à Pierre de Beauvais*, éd. Baker, 234 et n. 404, note qui n'est peut-être pas exacte. Il doit s'agir du ver luisant (et l'on rejoint là l'étymologie lumineuse de lynx), glosé, dans certains vocabulaires anglais, par *yloworm*. Voir Tony Hunt, *Teaching and learning Latin in thirteenth-century England*, 3 vols. (Cambridge: Brewer, 1991), vol. 2, 141 [74]: *Dictionarius* de Jean de Garland: "lincis, hic linx: anglice yloworm." Il reste que tout cela est bizarre, puisque le vocable est rangé parmi les noms des mammifères quadrupèdes sauvages.

<sup>26</sup> Plinius, *Naturalis Historia*, livre 8, cap. 28, 19, § 70 (la traduction est mienne). Voir Otto Keller, *Die antike Tierwelt*, 2 vols. (Leipzig: W. Engelmann, 1909-1913), vol. 1, 64, qui rappelle un certain flou terminologique concernant les fauves exotiques où se mélangent d'un côté *panther* et *pardalis* avec le *serval* ou *caracal* de l'autre. Il se peut que la pratique romaine consistant à englober tous ces félins dans une seule et même catégorie des *bestiae africanae* importées pour les jeux de cirque ait contribué à ne pas établir des distinctions. Voir aussi p. 81-85 pour des identifications des lynx mentionnés et l'observation judicieuse que, de par sa nature, le lynx n'est pas très utilisable pour les jeux de cirque.

<sup>27</sup> Voir l'entrée "Lynx" du *Thesaurus linguae latinae*, pour les occurrences et une discussion des interprétations

En tout cas, on peut déduire de l'accumulation des noms qu'il devait s'agir d'une bête peu familière aux Romains.<sup>28</sup> C'est probablement cette rareté de l'animal qui a fait que, malgré son inadéquation zoologique, le terme de *lupus cervarius* s'est imposé et qu'aucun encyclopédiste médiéval ne l'a mis en question.<sup>29</sup> En l'absence de connaissance directe de l'animal, il n'y avait pas de contradiction véritable entre une réalité concrète et la taxinomie savante dominante.

C'est pour cela que Guillaume le Clerc peut dire à propos de la panthère médiévale, la bête multicolore qui dégage une odeur suave et combat à mort le dragon, qu'elle s'appelle *en dreit romanx love cervere*, de même que Philippe de Thaur peut affirmer que la hyène, celle qui change de sexe et qui déterre les morts, est une *luvecerviere*.<sup>30</sup> La panthère et la hyène ne couraient certes pas les rues, mais les lynx apparemment pas non plus, auquel cas on n'aurait pas pu les superposer aussi facilement.

L'iconographie des bestiaires traduit elle aussi un manque de familiarité avec la bête et suit assez rigoureusement le texte, conférant au lynx une allure canine et jamais féline. Comme le développement des grands bestiaires latins semble s'être réalisé en Grande-Bretagne, où le lynx n'existait probablement pas, la persistance de cette tradition iconographique peut s'expliquer.<sup>31</sup> La persistance de la description et de l'association au loup qu'attestent partout en Europe les sources, s'explique, elle, sans doute par l'autorité d'une tradition écrite en place depuis un bon millénaire. Il n'y a guère que l'homme de terrain Gaston Phébus pour la trouver absurde. Ces chats "qui sont granz comme lieparz", et que

---

possibles (vol. 7, t. 2, 1947-48). À la lecture de la notice, on remarque que les textes latins qui évoquent la monture de Dionysos-Bacchus parlent toujours de lynx (Virgile, Servius, Properce), alors que les chercheurs modernes qui interprètent les données iconographiques parlent plutôt de léopard, comme Christian Hünemörder, "Leopard," in *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, hrsg. von Hubert Cancik und Helmuth Schneider (Stuttgart/Weimar: Metzler, 1999), vol. 7, 68, qui affirme que le léopard est la monture de Dionysos, et Alina Veneri, "Dyonisos," in *Lexicon Iconographicum Mythologiae classicae (LIMC)* (Zürich/München: Artemis, 1986), vol. 3, t. 1, 463, qui évoque son char tiré par des panthères.

<sup>28</sup> Voir la notice très complète par August Steier, "Lynx," in *Paulys Real-Encyclopädie der classischen Altertumswissenschaft* (Stuttgart: Metzler, 1927), vol. 13, 2474-79. L'auteur suggère de bien distinguer entre le lynx du désert, le petit caracal (*caracal caracal* de son nom scientifique), et le lynx du nord, dont parle, pour la première fois, Pline. Quant à Christian Hünemörder, "Luchs," in *Der Neue Pauly. Enzyklopädie der Antike*, vol. 7, 459, il observe que les auteurs latins mentionnent régulièrement le pelage tacheté. J'en déduis qu'il écarte l'identification avec le caracal, dont le pelage est uni.

<sup>29</sup> Le mot loup-cervier est très bien attesté dans toutes les langues romanes. En ancien français, il apparaît notamment de bonne heure dans les vocabulaires: Mario Roques, *Recueil général des lexiques français du Moyen Âge (12-14 siècles), I: Lexiques alphabétiques*, 2 vols. (Paris: Champion, 1936-1938 (réimpr. 1969-1970)), vol. 1, 386, 4. 950: "linx .I. beste, lou serviere," et vol. 2, 235, 6. 859: "linx. lincis et linca, ce, lupus ceruarius une beste tres cler voiant."

<sup>30</sup> Respectivement: *Le Bestiaire. Das Tierbuch des normannischen Dichters Guillaume le Clerc*, hrsg. von Robert Reinsch, Altfranzösische Bibliothek 14 (Leipzig: Reissland, 1892), v. 2030 et *Le Bestiaire de Philippe de Thaurin*, éd. par Emmanuel Walberg (Paris/Lund: Welter, 1900), v. 1179. On notera toutefois une occurrence tirée de la *Vita sancti Rainerii* et citée par Du Cange, s. v. "Lonza:" "In ipso deserto reperit duas hyenas, quas vulgus vocat Lonzas, leone velociores et audaciores." Sur l'hyène, on trouvera quelques éléments dans mon étude, "La pire de toutes les bêtes. Observations sur l'hyène médiévale," *Reinardus* 24 (2012): 201-14.

<sup>31</sup> Wilma George/Brunsdon Yapp, *The Naming of the Beasts. Natural History in the Medieval Bestiary* (London: Duckworth, 1991), 49, rappellent que le lynx n'a sans doute pas fait partie de la faune autochtone insulaire au Moyen Âge, mais qu'il y avait un lynx dans la ménagerie de la Tour de Londres en 1252. En réalité, comme me le signale aimablement Thierry Buquet, les traces remontent plus haut comme l'attestent le témoignage de Raoul Tortaire, qui assiste dans la ville de Caen, peut-être avant 1100, à la parade royale qui comprend une partie de la ménagerie, où figure, entre autres, un lynx. Pierre Bouet, "Raoul Tortaire: mon voyage en Normandie," *Tabularia* [En ligne], Autour de Serlon de Bayeux: la poésie normande aux XIe-XIIe siècles, mis en ligne le 02 février 2017, consulté le 23 octobre 2017. URL : <http://tabularia.revues.org/2813> ; DOI : 10.4000/tabularia.2813. Voir aussi le témoignage de Guillaume de Malmesbury: William of Malmesbury, *Gesta regum Anglorum. The history of the English kings*, edited and translated by R. A. B. Mynors, completed by R. M. Thomson and M. Winterbottom, 2 vols., Oxford medieval texts (Oxford-New York: Clarendon Press, 1998-1999), vol. 1, V, § 409: 740-741, et notes vol. II: 371-373.



certains appellent “loup cervieres et les autres chaz loux [...] pourroit [on] mieulz apeler chaz lieparz que autrement,”<sup>32</sup> se plaint-il.

Nous voici donc arrivé, sous la conduite de Gaston Phébus, passionné de chasse et connaisseur de toutes les bêtes, à cette vérité simple: le lynx ressemble au léopard, autrement dit, à l’once. C’est donc comme si le spécialiste préludait à la confusion terminologique que l’on constate au XVI<sup>e</sup> siècle: un lynx est une lonce.

Mais, on l’aura noté, le grand chasseur n’écrit pas *once*, mais léopard. En effet, curieusement, au Moyen Âge, on ne dit presque jamais *once*, et il faut vraiment attendre le début de la Renaissance pour voir le mot faire couramment son entrée dans la langue française. Les occurrences du mot, dans la langue médiévale, sont assez rares et se concentrent en effet sur quelques rares domaines:<sup>33</sup> celui du commerce de la fourrure, évoqué plus haut, où le terme désigne un grand félin exotique, et la tradition du *Roman de Renart*.

Le dossier des pièces comptables et réglementaires concernant la fourrure est assez riche et bien connu.<sup>34</sup> Sauf erreur, les textes littéraires fournissent une seule attestation supplémentaire: dans la pièce satirique *Dan Denier*, le jongleur énumère, au début, tout ce qu’on peut acheter avec de l’argent. Il évoque alors aussi les *granz mantiaus*, qui sont, dans le manuscrit A (Paris, BnF, fr. 837) *lez et lons* et dans le manuscrit B (Bern, Burgerbibliothek, 354) *hiermins et lons*, c’est à dire “en hermin et en lonce,” des fourrures de luxe, donc, à coup sûr, soit-dit en passant, la leçon originale.<sup>35</sup>

En dehors de ce domaine bien précis où le terme se réfère à la fourrure ou à l’animal qui fournit la peau, les occurrences du mot se trouvent surtout dans la tradition du *Roman de Renart*. À vrai dire, il s’agit là à chaque fois d’un seul et même personnage, un animal étrange qu’il faut cerner sur la base de trois textes qui en parlent. L’once — ou plutôt *Once* — fait son entrée dans le corpus dans la branche 1b, *Renart Teinturier*.

Renart étant censé avoir été mis à mort par Noble, Hermeline la renarde doit se marier avec Poincet le blaireau. Poincet explique alors à Renart, déguisé en menestrel, où sont passés les fils de Renart. Ils ont, lui dit-il, entrepris un long voyage pour chercher l’aide d’une dame mystérieuse, plus forte que n’importe quel animal et capable de gouverner le monde:

Meü sont ja por querre aïe  
a ma dame Once la haïe:  
toz li mondes est en sa main  
et toz li monz et toz li plain;  
il n’en a beste jusqu’au porz  
tant soit hardie ne tant fort,  
ors ne lion ne autre beste,

<sup>32</sup> Gaston Phébus, *Livre de chasse*, édité avec introduction, glossaire et reproduction des 87 miniatures du manuscrit 616 de la Bibliothèque nationale de Paris par Gunnar Tilander, *Cynegetica* 18 (Karlskrona: Johansson, 1971), 104.

<sup>33</sup> La meilleure base est celle du DEAF, bien que tout le matériel n’ait pas fait l’objet de vérifications. Outre *once*, il faut consulter *lonces*, dont les occurrences sont rangées avec *lincés*. De la liste des attestations, il convient de retrancher celle tirée de *La Chevalerie Vivien*, éd. par Duncan McMillan, Jean-Charles Herbin, Jean-Pierre Martin et François Suard, *Senefiance* 39-40, 2 vols. (Aix-en-Provence: CUERMA, 1997), v. 1455, qui est une variante de *lances*, et celle des *Enfances Guillaume*, éd. par Patrice Henry (Paris: SATF, 1935), v. 2492 où il s’agit des “reins”.

<sup>34</sup> Avant Delort, *Le Commerce des fourrures en Occident*, qui reste le point de départ le plus commode, l’omniscient Antoine Thomas avait souligné la richesse lexicologique de ce corpus et commenté quelques exemples, en partant de *luberna*, désignation ibérique du lynx (Thomas, *Mélanges d’étymologie française*, 134-35), qui s’est introduite dans le midi de la France et en Italie par le commerce des fourrures.

<sup>35</sup> Voir la commode édition synoptique par José Vincenzo Molle, “De Dan Denier: contributo a un’edizione critica,” in *Studi filologici e letterari dell’Istituto di Filologia romanza e Ispanistica dell’Università di Genova*, a cura di Pier Luigi Crovetto (Genova: Bozzi, 1978), 221-55, ici respectivement v. 15 (A) et v. 17 (B). Le mot est entouré de rimes sur *-ons*, à savoir *pelicōns* et *syglatōns*, ce qui exclut qu’il s’agisse d’une variante de *linx*.

qui vers lui ost drecier la teste. (éd. Roques, vv. 2885-2892)<sup>36</sup>

*Ma dame Once* aiderait donc les enfants de Renart à venger leur père. Une variante dans la tradition textuelle (MS H: *Honte haïe*) montre que le personnage n'a pas été reconnu par tout le monde, mais *grosso modo* le passage est stable dans l'ensemble des manuscrits.<sup>37</sup> On ne peut guère comprendre autre chose que "ils sont allés chercher l'aide de Madame l'Once la détestée," inférant, du même coup, qu'il doit s'agir d'un personnage puissant, d'une sorte de contre-pouvoir face à celui du roi Noble, un contre-pouvoir qui serait bien évidemment du côté de Renart, donc du Mal. L'ennui c'est qu'on n'a aucune trace d'un tel personnage dans la tradition renardienne à part deux allusions de la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, l'une dans *Renart le Bestourné* de Rutebeuf et l'autre dans *Renart le Nouvel* de Jacquemart Gielée. Il s'agit donc d'une tradition secondaire. Jacquemart Gielée, dans son roman par ailleurs très intéressant, saisit la balle au vol et étoffe le nom pour en faire un personnage: l'once se voit doté d'un nom propre — Outrecuidiée — et d'une mini-histoire, qui l'associe à Renart. En tout cas, c'est désormais une femelle, séductrice de Noblet, fils de Noble, et alliée constante de Renart dans son conflit qui l'oppose au roi.<sup>38</sup> On assiste donc à la montée en puissance qu'attendait en quelque sorte la brève allusion du *Roman de Renart*.

Dans *Renart le Bestourné*, par contre, il s'agit de nouveau d'une allusion courte et singulière, située de surcroît dans un passage linguistiquement assez difficile. Rutebeuf y élabore l'idée d'une bête puissante dont la venue pourrait changer l'ordre du monde:

La choze gist en teil endroit  
Que chacune beste vorroit  
Que venist l'Once.  
Se Nobles copoit a la ronce,  
De mil n'est pas .i. qui en gronce:  
C'est voir cens faille.  
Hom senegue guerre et bataille:  
Il ne m'en chaut mais que bien n'aille. (*Renart le Bestourné*, vv. 155-62)  
Les choses en sont au point / que chaque bête voudrait / voir venir l'Once. / Si Noble trébuchait dans les ronces, / il n'y en a pas une sur mille qui se plaindrait: / c'est la pure vérité. / On présage guerre et bataille: / peu me chaut désormais que tout aille mal.<sup>39</sup>

En général, la critique examine l'occurrence rutebovienne avec celle de la première branche du *Roman de Renart* dans l'espoir qu'elles s'éclaireront mutuellement. Dans une note savante à leur édition de Rutebeuf, Edmond Faral et Julia Bastin proposent d'y voir une allusion au chapitre 13, 1-2 de l'Apocalypse, où est décrite la bête à sept têtes qui sort de la

---

<sup>36</sup> *Le Roman de Renart. Première branche: Jugement de Renart, Siège de Maupertuis, Renart teinturier*, éditée d'après le manuscrit de Cangé par Mario Roques, CFMA 78 (Paris: Champion, 1948), vv. 2885-2892.

<sup>37</sup> L'édition Martin enregistre un texte proche: "Moü sont ja por querre aïe / A ma dame Once la haïe. / Tot li secles est en sa mein, / Et tuit li mont et bois et plein. / Il n'en a beste jusq'as porz, / Tant soit hardie ne si forz, / Ors, chien ne lou ne autre beste, / Qui vers lui ost torner la teste." (*Le Roman de Renart*, éd. par Ernest Martin (Strasbourg: Trübner/Paris: Leroux, 1882), t. 1, vv. 2827-34). Très intéressante par contre est la variante du manuscrit L: "Honce l'eschevie." L'adjectif peut se rattacher à *eschivir* 'éviter' ou à *eschevir* 'former.' Le vers signifie alors "Once la farouche, Once la fugace," rappelant une caractéristique du lynx citée déjà par Horace, ou alors "Once la belle."

<sup>38</sup> *Renart le Nouvel* par Jacquemart Gielee, publié d'après le manuscrit La Vallière (B. N. fr. 25 566) par Henri Roussel, Société des anciens textes français (Paris: Picard, 1961). L'édition est dépourvue de résumé, pour lequel on consultera John F. Flinn, *Le Roman de Renart dans la littérature française et les littératures étrangères du Moyen Âge* (Toronto: University Press, 1963), 250-320.

<sup>39</sup> Rutebeuf, *Œuvres Complètes*, éd. et trad. par Michel Zink (Paris: Garnier, 2010), vv. 155-62. L'édition suit le manuscrit C. Si la graphie varie beaucoup, le contenu est stable, voir l'édition d'après A, dans *Œuvres complètes de Rutebeuf*, éd. par Edmond Faral et Julia Bastin (Paris: Picard, 1985), vol. 1, 544.

mer, cornue et couronnée, et dont on dit qu'elle ressemble à un pard: *similis erat pardo*, lit-on en effet dans la Vulgate (*Apocalypse*, 13, 2).

L'once est proprement le chat once, dit aussi jaguar ou panthère de fourreur. Dans le *Roman de Renart* [...] Poncet, cousin de Grimbert le blaireau, raconte que les fils de Renart sont allés chercher un vengeur de leur père, pendu par Noble, auprès de "ma dame l'Once," bête qui ose lui résister. Cette invention doit reposer sur des données traditionnelles qui peuvent avoir pour origine l'Apocalypse, où la "bête de la mer," pard ou léopard, instrument du dragon qui combattra l'Eglise, et dominatrice de toutes les nations, symbolise la puissance par laquelle seront opprimés les serviteurs de Dieu [...].<sup>40</sup>

Cette explication est ingénieuse. C'est, sauf erreur, la seule qui circule dans la critique. Elle soulève, toutefois, aussi quelques questions. La première concerne l'apparence de la Bête, qui n'est pas une once, mais, à la rigueur, une once à sept têtes avec dix cornes et dix couronnes, une créature, donc, qui, même dans le contexte de *Renart le Bestourné* ou *Renart le Nouvel*, œuvres qui se trouvent certes sur une lancée allégorisante, ferait éclater le cadre des personnages zoomorphes de la tradition renardienne. Les illustrations de la Bible semblent d'ailleurs respecter le texte et représentent certes une créature au pelage léopardé, mais n'escamotent jamais les sept têtes, cornues et couronnées, ce qui rend difficile toute identification avec une simple *once*.<sup>41</sup>

Il faut aussi souligner que, sauf erreur, les *Apocalypses* françaises n'emploient jamais le terme de (*l*)*once*, mais restent toujours proches de la lettre du modèle latin et traduisent par *pard*, *parde* ou *leopard*.<sup>42</sup> Les commentateurs, tant latins que français, parlent eux aussi

---

<sup>40</sup> *Œuvres complètes de Rutebeuf*, éd. Faral et Bastin, vol. 1, 544, n. au v. 157. Cette explication a été entérinée par la critique ultérieure: Rutebeuf. *Poèmes de l'infortune et poèmes de la Croisade*, trad. par Jean Dufournet (Paris: Champion, 1979), 64, n. 25: L'Once est, d'une part, la bête de l'Apocalypse, l'animal rusé et féroce, la figure du diable et de l'Antéchrist; elle est, d'autre part, liée à Alexandre le Grand, puisque, selon le *Commentaire sur Jérémie* de saint Jérôme, "Alexandri impetum praefigurans et velocem de Occidente usque ad Indiam percussionem." Rutebeuf, *Œuvres Complètes*, éd. Zink, vol. 1, 488, n. 9, "'Ma dame l'Once' (le chat once ou jaguar) est dans le *Roman de Renart* l'ultime recours contre Noble. Aucune bête n'ose lui résister. L'once est d'autre part identifiée avec la bête de l'Apocalypse." L'évocation du jaguar, animal du nouveau monde, prête ici à confusion, elle est due, sans doute, à l'utilisation que font de ce terme les géographes de la Renaissance. Jean Bichon, *L'Animal dans la littérature française au XII<sup>e</sup> et au XIII<sup>e</sup> siècles* (Lille: Service de reproduction des thèses, 1976), vol. 2, 730-32, ne creuse guère le choix de l'Once: "il y avait encore des onces (lynx) dans beaucoup de régions de France au moyen âge," 732, n. 22. La remarque de Flinn, *Le "Roman de Renart" dans la littérature française*, 184-85 n'aide pas beaucoup non plus: "je préfère considérer les vv. 156-157 tout simplement comme une imprécation inspirée vraisemblablement par l'allusion de la branche Ib et qui n'a peut-être pas eu une signification très précise même dans l'esprit de Rutebeuf."

<sup>41</sup> L'iconographie de l'épisode est d'une richesse redoutable. Pour une première approche, on verra Rudolf Chadraba, "Apokalypse des Johannes," in *Lexikon der christlichen Ikonographie* (Roma/Freiburg/Basel/Wien: Herder, 1968), vol. 1, col. 124-42 ou Hans Aurenhammer, "Apokalypse," in *Lexikon der christlichen Ikonographie* (Wien: Brüder Hollinek, 1959-1967), 176-207. Les bases de données *Mandragore* et *Initiale* permettent de se constituer un corpus à peu de frais. D'après ce que je vois, les réalisations diffèrent bien entendu, mais les têtes multiples, qui confèrent à la créature une allure décidément monstrueuse, semblent constantes. On peut signaler, toutefois, des représentations qui choisissent de peindre en plus petit six des sept têtes, de sorte qu'on voit en effet un grand félin surmonté de bois couronnés, comme dans la *Somme le Roi* de la Bibl. Mazarine 870. <http://initiale.irht.cnrs.fr/decors/decors.php?id=75247&indexCourant=1>.

<sup>42</sup> J'ai contrôlé les principales versions connues: Paul Meyer, "Version anglo-normande en vers de l'Apocalypse," *Romania* 25 (1896): 226 (174-257): *fer leopard* ou *leopard*; Henry A. Todd, "The Old French versified Apocalypse of the Kerr manuscript," *Publications of the Modern Language Association of America* 18, no. 4 (1903): 535-77, v. 670: "son corps semblant a par(d) estoit;" *An Anglo-Norman Rhymed Apocalypse with Commentary*, ed. by Olwen Rhys, Anglo-Norman Texts 6 (Oxford: Anglo-Norman Text Society, 1946), v. 2322: "resembla lepard;" *Trinity Apocalypse*, ed. by Ian Short, Anglo-Norman Texts 72 (Oxford: Anglo-Norman Text Society, 2016), 48: "semblable a une beste ke l'em apele parde;" *L'Apocalypse en français au XIII<sup>e</sup> siècle* (Bibl. nat. fr. 403), publiée par Léopold Delisle et Paul Meyer, Société des anciens textes français, 2 vols. (Paris: Firmin Didot, 1900-1901), vol. 1, 63: *lepard*. Je n'ai pas réussi à consulter un exemplaire de *Revelacion* (BL

toujours de *pard* et jamais de (*l*)*once* / *lonza*, en thématissant, en général, le pelage variable du pard qui peut faire penser à la tromperie du diable — “Pardum qui fertur diversos colores habere ypocrisis Antechristi designatur”<sup>43</sup> — ou à son caractère composite et multiple: “pardo propter varietatem gentium similavit.”<sup>44</sup> En français, on rencontre des tours assez constants comme “Par le parde, ki est dit aver diverse colurs, la ypocrisie Auntecrist est entendu ou Par ceo que la beste ressembla leopard, que est de diverse color, sont signefié li herite & li ypocrite que sunt de divers entendement en error, et mauvés dedenz, & aperent bon dehors”<sup>45</sup> où l’on chercherait en vain une mention de (*l*)*once* / *lonza*. Le pardus latin de l’*Apocalypse* reste un pard et ne se mue pas en once.

Outre le problème de l’inclusion d’une créature franchement monstrueuse dans le bestiaire somme toute assez réaliste de l’univers renardien, il faut donc aussi expliquer le choix du terme *once*, au détriment de *pard*, *léopard* ou même *lynx*. Le mot, on l’a dit, est en effet très rare en français. À part les attestations que fournissent la pelleterie et les trois textes renardiens évoqués à l’instant, on ne dispose que de deux occurrences supplémentaires.<sup>46</sup> La première est un passage tiré du *Devisement* de Marco Polo, qui décrit “des lions et des lonces et d’autres mauvaises bestes» se référant, sans doute, à des léopards, mais c’est une leçon spécifique à un seul manuscrit, les autres donnant *ours* à la place de *lonces*.<sup>47</sup>

La seconde occurrence se lit chez Brunetto Latini. Elle est très éclairante puisqu’elle montre bien qu’il y a d’un côté la lonce et de l’autre le lynx ou loup-cervier. En parlant des loups, il est en effet amené à évoquer le loup cervier, c’est-à-dire le lynx:

Une autre maniere de loups sont que l’en apele cerviers ou luburne, qui sont pomelés de noires taiches autresi come lonce, mes des autres choses est il semblables au loup.<sup>48</sup>

---

*Royal 2.D.xiii*), an *Anglo-Norman Apocalypse poem*, ed. by Brent A. Pitts, Anglo-Norman Texts 68 (London: Anglo-Norman Text Society, 2010).

<sup>43</sup> Madrid, Ms. Escorial E. Vit. V, 23v°, cité d’après le fac-similé de Clément Gardet, *L’Apocalypse figurée des ducs de Savoie* (Annecy: Gardet, [1969]).

<sup>44</sup> Augustinus Hipponensis Incertus, *Expositio in Apocalypsim Joannis, Homilia X*, in Augustinus, *Opera Omnia*, éd. par Jacques-Paul Migne, Patrologia Latina 35 (Paris: apud Jacques-Paul Migne, 1845), col. 2435. La base *Corpus Corporum* du Mittellateinisches Seminar de l’Université de Zurich permet de prendre facilement connaissance d’un grand nombre de commentaires latins sur le passage de l’*Apocalypse*. <http://www.mlat.uzh.ch/MLS/>.

<sup>45</sup> Respectivement, *Trinity Apocalypse*, ed. Short, 49 et *L’Apocalypse en français au XIII<sup>e</sup> siècle* (Bibl. nat. fr. 403), éd. Delisle et Meyer, 1:63. Concernant les rapports entre les commentaires français et les modèles latins, voir Günter Breder, *Die lateinische Vorlage des altfranzösischen Apokalypsenkommentars des 13. Jahrhunderts* (Paris B.N., ms. fr. 403), *Forschungen zur romanischen Philologie* 9 (Münster: Aschendorff, 1960), en particulier p. 28 pour notre passage.

<sup>46</sup> Signalons, pour être vraiment très complets, que, sous la forme *lunze*, le terme est attesté en moyen haut allemand, dans le *Trojanische Krieg* de Konrad von Würzburg, où une *lunze*, qui doit être une lionne, allaite un jeune garçon: “ein lunze, diu den löuwen treit / begunde sougen disen knaben” (Konrad von Würzburg, *Der Trojanische Krieg*, hrsg. von Adelbert von Keller, cité d’après la *Mittelhochdeutsche Begriffsdatenbank* [mhdadb.sbg.ac.at] (Stuttgart: Literarischer Verein, 1858), vv. 6030-31). Face à la rareté des témoignages, on peut naturellement supposer qu’il s’agit d’un emprunt au français ou d’une formation germanique.

<sup>47</sup> C’est la seule occurrence médiévale citée par Godefroy, vol. 10, 321c. Elle repose sur l’éd. Jean Baptiste Gaspard Roux de Rochelle, *Recueil de voyages et de mémoires, publié par la Société de Géographie*, t. I, *Voyages de Marco Polo*, 1<sup>re</sup> partie (Paris: Société Géographique, 1824), 115. Il est vrai qu’elle n’est peut-être pas authentique, comme l’a fait remarquer Saineau, *L’Histoire naturelle*, 193, n. 1, “C’est là une mauvaise leçon pour *ours* que donne seul le texte original (éd. Pauthier, t. II, 372) *les lions, les ours et les autres bestes sauvages*.” Mais même si ce n’est pas la leçon originale, le témoignage est précieux: pour le copiste, il doit s’agir de félins tachetés. L’enquête serait naturellement à reprendre à partir de l’édition Ménard et de sa *varia lectio*.

<sup>48</sup> Brunetto Latini, *Tresor*, a cura di Pietro G. Beltrami, Paolo Squillacioti, Plinio Torri e Sergio Vatteroni (Torino: Einaudi, 2007), 318. Le reste de la notice n’a pas à nous retenir ici, puisque Brunetto rappelle en gros toutes les données que répètent les encyclopédies avant et après lui. Robert Delort, *Le Commerce*, vol. 1, 25, a bien expliqué les différents termes: “La luberne [...] est différente du ‘lupo cerviero’ [...] [elle] est associée aux chats

Même si la description du lynx, présenté, en gros, comme un loup au pelage tacheté à l'instar de la *lonce*, ne constitue, du point de vue scientifique moderne, aucun progrès par rapport à la tradition encyclopédique antérieure, on voit au moins que l'Italien Brunetto semble avoir une idée de ce qu'est une *lonce*. C'est en effet en italien que l'on rencontre le plus d'attestations du terme. Le *Tesoro della lingua italiana delle origini* enregistre entre 1280 et 1328 une petite dizaine d'occurrences qui proviennent de toutes les régions de la Péninsule. Quant au sens, il reste flou.<sup>49</sup> La définition la plus élaborée vient du *Bestiario toscano*, mais elle est embrouillée au point d'être inintelligible. La seule chose qui est claire, c'est qu'il s'agit d'un croisement entre deux espèces:

**Loncia** è animale crudele e fiera, e nasce de coniungimento carnale de leone con lonça o vero de leopardo con leonissa, e cussi nasce lo leopardo.<sup>50</sup>

Même si c'est un hybride au sens médiéval et qu'il est donc potentiellement monstrueux et fantastique, c'est un animal réel. Ce n'est pas la Bête de la mer de l'Apocalypse. C'est aussi dans ce sens que l'évoque Dante, dans le passage célèbre de l'*Inferno*, où le narrateur rencontre à l'orée de la forêt une *lonza*, un lion et une louve, une triade qui a donnée lieu à une multitude d'interprétations incompatibles. Pour la *lonza*, la difficulté majeure, déjà pour les commentateurs contemporains de Dante, était de comprendre de quel animal il s'agissait: en laissant de côté les interprétations allégoriques au profit des seules explications zoologiques ou linguistiques, on peut constituer un petit florilège des commentaires jusqu'à l'an 1400, qui traduit bien un désarroi certain qu'aucun commentateur n'avouerait, mais qui ressort clairement de l'éventail interprétatif qui se dégage de l'ensemble des témoignages.<sup>51</sup>

**Jacopo della Lana** (1324-28): questo animale e molto leggiero e di pelo maculato a modo di leopardo.

**Guido da Pisa** (1327-28 [?]): Lonza (che e Pantera).

**L'Ottimo Commento** (1333): Lonza (che e Pantera).

**L'Ottimo Commento (3)** (1338): Et e lonza, sì come l'auctore pone, una fiera minore che leone, e la sua pelle e tutta inanellata d'anelli, overo rotolette di varii colori, quasi leopardo. Questa e amica de tutti li animali excepto del dracone.

**Benvenuto da Imola** (1375-80): Sed ad aperiendam viam, primo, quaero quae fera sit ista lon-tia. Ad cuius intelligentiam vel cognitionem est subtiliter praenotandum, quod tria sunt anima-

---

sauvages ou aux 'lupi di bosco'. Il est donc probable que, en l'occurrence, 'luberne' ne peut désigner que le petit lynx occidental (l'une des deux sortes de chats que distingue Gaston Fébus), tandis que 'lupo cerviero' renvoie alors au grand lynx gris du Nord. [...] Le jeune lynx se dit d'ailleurs en pelleterie 'chat cervier' par rapport à l'adulte, dit 'loup cervier'."

<sup>49</sup> "Animale feroce non identificato, dal corpo snello e dal pelo maculato come il leopardo, cui è spesso associato in dittologia e dal cui incrocio con la leonessa deriverebbe secondo l'esempio [4] in alternativa alla derivazione dal leone." <http://tlio.ovi.cnr.it/TLIO/> consulté le 5 août 2017. L'*esempio* [4] en question est le bestiaire toscan, cité *infra*.

<sup>50</sup> Milton Stahl Garver e Kenneth McKenzie, "Il Bestiario toscano secondo la lezione dei codici di Parigi e di Roma," *Studi romanzi* 8 (1912): 86 (1-100). Cité d'après le site du TLIO.

<sup>51</sup> Pour une première approche, voir *Enciclopedia Dantesca* (Roma: Istituto della Enciclopedia Italiana, 1971), vol. 3, s. v. "Lonza." Les différentes interprétations concernant les trois *fiera* ont fait l'objet d'une commode synthèse (avec bibliographie) par Anthony K. Cassell, "The Three Beasts," in *The Dante Encyclopedia*, ed. by Richard Lansing (London/New York: Garland, 2010), 85-89 et Anthony K. Cassell, "The Three Beasts," in *Lectura dantis americana. Inferno I*, (Philadelphia: University of Pennsylvania Press, [1989]), 45-76. Les commentaires de Dante sont commodément accessibles sur le site du Dante Dartmouth Project: <https://dante.dartmouth.edu>. Un des premiers à avoir examiné le lien entre la lonza, le guépard et le lynx est Jules Camus, "La 'Lonza' de Dante et les 'Léopards' de Petrarque, de l'Arioste, etc.," *Giornale storico della letteratura italiana* 53 (1909): 1-40. <http://www.archive.org/details/giornalestorico53toriuoft>.

lia praecipue habentia pellem variis maculis distinctam, scilicet lynx, sive lynceus, qui vulgari-  
ter dicitur lupus cerverius, pardus, et panthera. Modo dico quod per lontiam autor potest intel-  
ligere lyncem, per quam figurat luxuriam.

**Francesco da Buti** (1385-95): et e uno animale molto leggiere e presto et a la pella sua macu-  
lata [...]. Questa lonza e uno animale di quattro piedi, poco maggiore che la lepre.

**Anonimo Fiorentino** (1400 [?]): ovvero Liopardo.

L'éventail couvert par les contemporains italiens correspond exactement à la gamme que présente le dossier côté français: on trouve le lynx, le léopard, le pard, la panthère, y compris celle des bestiaires, et le petit chat sauvage de la taille d'un lièvre. Rien, par contre, qui rapprocherait l'animal du fantastique et de la créature monstrueuse de l'*Apocalypse*. C'est un animal réel, pour les encyclopédistes français comme pour les commentateurs de Dante qui, pourtant, n'hésiteront pas à enclencher la marche de l'interprétation allégorique pour la lecture du texte à un second niveau.

Que peut-on donc conclure après ce petit tour d'horizon? Le lynx et la *lonce* sont des animaux peu connus dans l'Occident. Le prédateur des forêts septentrionales, rangé dans la famille des loups, est tout aussi fuyant que le félin oriental, léopard ou guépard, ce qui crée la zone d'ombre indispensable à l'équivalence entre les deux. Ce qui est toujours mis en évidence, pour les deux, c'est le pelage tacheté, généralement pris en mauvaise part.<sup>52</sup> C'est ce qu'ils ont en commun, et c'est ce qui permet de les confondre ou de les échanger. À ce titre, on constate, par exemple, une oscillation intéressante entre le pard et le lynx dans la fable du renard face à un prédateur félin: dans la tradition d'Avianus, c'est le pard qui se vante de la beauté de son pelage bigarré alors que le renard insiste sur la beauté de l'esprit. Dans l'adaptation allemande par Burkhard Waldis, il s'agit du lynx.<sup>53</sup> On a affaire à une translation de l'espèce exotique dans l'espace occidental. Il se peut que le cas de l'Once de la tradition renardienne présente le processus inverse: le mot, on l'a vu, est rare en ancien français. En dehors du domaine de la pelleterie, où il a un sens technique, le terme est employé surtout en italien et en franco-italien. L'emploi du terme *once*, dans le *Roman de Renart*, pourrait donc signaler qu'il s'agit d'un animal oriental, avec tout ce que cela comporte. On aurait tort, toutefois, d'opposer trop nettement une once imaginaire à un lynx réel. Même s'il est clair que l'once bigarrée comportera toujours, en raison de son origine, une part de mystère, le lynx septentrional et local est tout aussi susceptible de participer d'une sphère surnaturelle, en général négative. C'est comme si, une fois sorti du domaine précis de la pelleterie ou de la chasse, l'animal réel, léopard, lynx ou once, perdait ses contours précis pour se confondre en une créature unique, dénommée *pard*, *lynx*, (*l*)*once* et *loup-cervier*, au pelage tacheté et à la course rapide. En elle se perpétue peut-être l'antique monture de Bacchus et se concentrent, à coup sûr, tous les traits négatifs associés au léopard médiéval. Du coup, et dans ce registre, l'once et le lynx se valent. On ne sera donc pas surpris de rencontrer un lynx "allégorique" qui pourrait bien correspondre à l'once du *Roman de Renart* telle que la comprennent les critiques

<sup>52</sup> Michel Pastoureau, "Bestiaire du Christ, bestiaire du Diable," in *Couleurs, images symboles. Études d'histoire et d'anthropologie* (Paris: Le léopard d'or, 1989), 95 (85-110), à propos du pelage tacheté, qui s'oppose à l'uni et au semé. Voir aussi Michel Pastoureau, *L'Étoffe du Diable. Une histoire des rayures et des tissus rayés*, La Librairie du XX<sup>e</sup> siècle (Paris: Seuil, 1991), 42-45. Il faut donc se garder d'être trop catégorique en essayant de séparer les différents félins bigarrés. Ainsi, Louis Réau, *Iconographie de l'art chrétien* (Paris: Presses Universitaires de France, 1955), vol. I, "Introduction générale," est un peu optimiste quand il oppose le lynx, qui voit tout et fonctionne comme "emblème de l'omniscience et de la vigilance du Christ" (94), au léopard bigarré, "qui symbolise la duplicité de Satan" (110).

<sup>53</sup> Voir l'entrée n° 373 dans Gerd Dicke und Klaus Grubmüller, *Katalog der Fabeln des Mittelalters und der frühen Neuzeit* (München: Fink, 1987). Burkhard Waldis, *Esopus, 400 Fabeln und Erzählungen nach der Erstausgabe von 1548*, hrsg. von Ludger Lieb (Berlin: De Gruyter, 2011), vol. 1, 155 et vol. 2, 129-30 pour le commentaire. Voir aussi la fable 3, 56, du lynx et du renard (vol. 1, 455-56), où le premier se fait déchirer la peau par les chiens de chasse si bien qu'elle paraît toute *schecket* (v. 86 "tachetée"), ce qui lui vaut la remarque surnoise du renard "ists farb oder ist es blut?" (v. 87 "est-ce de la couleur ou est-ce du sang?").

modernes dans quelques vers d'Octovien de Saint-Gelais, qui évoque dans une prière la *mortelle lousserve*, comme on évoquerait la créature diabolique ultime:

Si pryé a Dieu qu'il leur soit remissible  
Et que la foy crestienne les preserve  
De l'infernalle et mortelle lousserve.<sup>54</sup>

De la même manière, Jean Molinet implore le concours de l'Église pour repousser la *leupserve* des hérétiques, dans la *Complainte de Grèce*: "O sainte Eglise [...] / Vieng reboutter l'ereticque leupserve / Qui me tient serve."<sup>55</sup>

Présentant les mêmes caractéristiques physiques que le pard et la *lonza*, le lynx, ou, plutôt, la *lousserve*, sa variante féminine et, par conséquent, plus négative, pouvait donc aussi en recevoir les caractéristiques morales et devenir porteur de contre-valeurs religieuses.

Mais indépendamment de tout discours théologique ou religieux, ces prédateurs sont négatifs tout simplement parce qu'ils existent. Telle une mauvaise divinité tellurique, la bête rôde autour de l'homme et son foyer. Encore de nos jours, on peut entendre, dans les Alpes suisses, des *Alpsegen*, des prières adressées à la Vierge dans les régions catholiques, par lesquelles le berger demande, pour lui-même et son troupeau, la protection contre les forces de la nature. Un de ces *Alpsegen* alémaniques, recueilli au XIX<sup>e</sup> siècle, contient une liste des animaux dangereux:

Bhüet's Gott und d'r heilig Sant Peter!  
Sant Peter, nimm die Schlüssel wol in die rechte Hand:  
Bschliß von dem Bären sin Gang,  
Dem Wolf d'r Zahn, dem Luchs d'r Chräul [= Klaue],  
Dem Rappen d'r Schnabel, dem Wurm d'r Schweif,  
Dem Stein d'r Sprung!  
Bhüet üs Gott vor solcher bösen Stund,  
Daß solchi Tierli mögen weder kratzen noch bißen [...]  
Que Dieu et saint Pierre nous gardent! / Saint Pierre, tiens bien les clés de ta main droite / Pro-  
tège-nous de l'incursion de l'ours / De la dent du loup, de la griffe du lynx, / Du bec du cor-  
beau, de la queue du dragon, / Du bond de la pierre!<sup>56</sup> / Que Dieu nous protège de tels mal-  
heurs / De sorte que ces bêtes ne griffent ni ne mordent!<sup>57</sup>

La griffe du lynx y est mentionnée au même titre que la queue du dragon et la dent du loup, un danger perpétuel et imprévisible planant sur l'homme et son monde, qui montre bien qu'un lynx n'est pas qu'un lynx, mais participe d'un univers où gravitent déjà le pard et la lonce, qui, eux non plus, ne sont pas simplement le pard et la lonce, mais des figures issues de l'imaginaire de l'homme, qu'on s'est ici efforcé de cerner en partant des *Wörter und Sachen*. Ce que l'on constate en essayant de suivre les deux pistes, c'est que tout converge: en dehors des champs techniques où les désignations renvoient à des espèces précises, les mots finissent

---

<sup>54</sup> Octavien de Saint-Gelais, *Le Séjour d'honneur*, édition critique, introduction et notes par Frédéric Duval, Textes Littéraires Français 545 (Genève: Droz, 2002), 263, III.ii, v. 70-72, passage non pourvu de note.

<sup>55</sup> Jean Molinet, *Les Faictz et dictz*, éd. par Noël Dupire (Paris: Société des Anciens Textes Français, 1936-1939), vol. 1, *Complainte de Grèce*, v. 59, malheureusement sans note aussi. Pour le contexte de la pièce, voir Rima Devereaux, "Reconstructing Byzantine Constantinople: intercession and illumination at the court of Philippe le Bon," *French Studies* 59, no. 3 (2005): 297-310, qui cite le passage sans le commenter.

<sup>56</sup> Ce vers fait difficulté. *Sprung* signifie "saut, bond", mais aussi "fissure". Comme me le suggère Baudouin Van den Abeele, bien que tous les dangers énumérés soient d'ordre animal, non minéral, il est plus économique de penser à une avalanche, "Steinsprung", qu'au nom d'une bête inconnue. *Stein*, avec le sens de "bouquetin," *Steinbock*, n'est en tout cas pas attesté.

<sup>57</sup> Ludwig Tobler, *Schweizer Volkslieder*, 2 vols. (Frauenfeld: J. Huber, 1882-84), vol. 1, 197-98, n° 11. La traduction est mienne.

par être échangeables puisqu'ils renvoient tous à une créature féline, nébuleuse, mais dangereuse et mauvaise, investie de caractéristiques négatives. Ne s'installe donc pas, dans ce cas, l'effet libérateur qui opère d'ordinaire quand les animaux se constituent en binôme: le léopard récupère les mauvais traits du lion, le méchant loup permet l'ascension du chien, l'âne est le double moins prestigieux du cheval. Le lynx et la lonce par contre ne se polarisent pas, au contraire, ils se confondent. À ce titre, ils constituent, en l'état de nos connaissances, plutôt une exception dans le bestiaire médiéval.

*Adresse de l'auteur*

Richard Trachsler  
Romanisches Seminar  
Universität Zürich  
Zürichbergstrasse 8  
CH – 8032 Zürich

[richard.trachsler@uzh.ch](mailto:richard.trachsler@uzh.ch)